

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Page 334 comporte une numérotation fautive: p. 4.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

81.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE ROI DES VOLEURS

DEUXIÈME PARTIE — LE MARIAGE DE CHANT D'OISEAU

II

L'APPARITION D'EMMELINE

—Ne craignez rien, fit le duo avec vivacité; parlez avec une

entière liberté. Les opinions étaient fort divisées sur le cas de mademoiselle de Fulda. Selon les uns, elle était morte empoisonnée, selon vous, elle était en catalepsie. Elle a été enlevée par des bandits au moment où l'on allait procéder à l'autopsie, et on n'en a plus eu de nouvelles... En somme elle est morte...

—Pardonnez moi, monseigneur, elle est vivante.

—En êtes-vous certain?

—Oui, monseigneur.

—Comment cela?

—L'explication où m'entraînerait le désir de répondre à Votre Altesse serait assez longue.

—N'importe; parlez.

Ratiboule obéit et raconta tout ce que nous savons, sauf ses relations intimes avec Cartouche. Il dit comment le secrétaire de d'Argenson s'était épris d'Emmeline; comment il avait payé des bandits pour la dérober aux scalpels, et avait facilité son évasion pour la rendre à la vie.

—Je la rêveillai, dit-il en terminant, mais, cette mission remplie, je la perdis de vue. Depuis j'ai appris que le secrétaire Imbert l'a délivrée des bandits qui la séquestraient et l'a placée sous la protection de M. le comte d'Argenson.

—Je m'explique l'apparition du lieutenant général, hier soir, fit le duo... Et enfin où est-elle.

—Je l'ignore, monseigneur. Il n'y a qu'une personne qui pourrait vous renseigner à cet égard, c'est M. d'Argenson.

Le duo demeura un instant pensif et silencieux. Très au courant des mœurs du lieutenant de police, il s'écria tout à coup:

—Il l'a fait entrer sans doute dans un couvent.

—Il est probable, puya Ratiboule.

—Autrement elle serait chez elle.

—La maison de son oncle lui est justement odieuse, fit observer le docteur.

—C'est vrai. Cependant que ne réclame-t-elle ses biens?

—Que Votre Altesse me permette de lui rappeler que M. de Fulda est disparu.

—Mais, d'après ce que nous avons vu hier, il est mort?

—Oui, monseigneur. Seulement, la preuve de sa mort ne peut être faite; du moins...

—Achevez, fit le duo. Vous savez aussi ce qu'est devenu M. de Fulda?

—Je l'ai appris hier soir en même temps que vous, monseigneur.

—Il aurait été assassiné.

—Apparemment, monseigneur.

—Où cela?

—Je l'ignore, mais je me fais fort de le découvrir.



Eh! fit l'homme masqué, monsieur se contentera d'une prune de plomb.

—Comment?

—Par la cabale.

—Eh bien, faites; mettez-vous à l'œuvre. Cette découverte donnera aux argus de ma police une leçon de modestie, dont ils ont besoin. Quant à mademoiselle de Fulda, j'en parlerai ce matin à d'Argenson. Adieu.

Déjà le Régent s'éloignait quand Ratiboule lui dit :

— Pardon, monseigneur, Votre Altesse m'ordonne de chercher à découvrir les restes de M. de Fulda ; oserai-je lui rappeler la situation fautive dans laquelle je me trouve vis-à-vis de M. le lieutenant général de police ?

— C'est vrai : soyez tranquille, je lui parlerai de vous.

— M. le lieutenant général sera donc obligé de me protéger, malgré son intérêt et son désir de me poursuivre.

Le Régent sourit.

— Eh bien, reprit-il, puisque vous craignez de contrarier le lieutenant de police, je vous prends sous ma sauvegarde et vous attache à ma maison. Passez, vers quatre heures, dans mes bureaux du Palais Royal et l'on vous remettra un brevet de quatrième médecin de mes écuries. Vous serez ainsi placé sous ma protection directe.

Sur ces paroles, le Régent s'éloigna.

III

CHEZ D'ARGENSON

A la même heure, le lieutenant général de police, assisté de son secrétaire particulier Imbert, dépouillait sa correspondance.

Une des lettres qui attira tout d'abord son attention fut un large pli carré portant le cachet du Régent. Il l'ouvrit et lut :

« Monsieur le lieutenant général de police,

« Je vous prie de vous rendre aujourd'hui, entre quatre et cinq heures, au Palais-Royal où j'aurai à m'entretenir avec vous, avant le Conseil, concernant les affaires du royaume. »

Les termes laconiques de cet ordre avaient déjà frappé l'esprit de M. d'Argenson, lorsqu'on vint lui dire qu'un chevalier de Lerme demandait instamment à lui parler.

— Ah ! très bien, fit-il, comme s'il y avait quelque coïncidence entre la lettre du Régent et l'arrivée de cet homme ; cela tombe à merveille.

Il se leva et dit à son secrétaire :

— Dépouillez seul le courrier, j'ai affaire.

Puis, à l'huissier, qui venait d'annoncer le chevalier :

— Faites attendre dans le petit cabinet.

La désignation de cette pièce annonçait une affaire de police secrète.

M. d'Argenson se munit de divers papiers, triés avec soin dans un de ses vastes portefeuilles, et rejoignit le sieur de Lerme. Celui-ci était une de ses mouches qu'il avait fait entrer inconnu au service de madame d'Argenson. Il venait lui rendre compte de la soirée à laquelle, grâce à un système d'espionnage, il était parvenu à assister. C'était un homme habile et qui avait fait faire de grands progrès à l'art d'écouter aux portes.

— Eh bien ! Quoi de nouveau ! fit M. d'Argenson au chevalier.

— Beaucoup de choses importantes, monsieur le comte ; nous avons ce hier une soirée où il n'a été question que de vous.

— Et naturellement les éloges n'ont point tari ?

— Vous deviez y compter. Son Altesse m'a paru tout d'abord fort animée contre vous et je crois que cette animosité avait pris commencement au conseil tenu au Palais-Royal.

— Oui, je sais. Law y était.

— Que M. le comte excuse ce que peut avoir de désagréable pour lui sa fidélité d'écho, mais tout le monde se plaint de l'insuffisance de la police.

— Bagatelle. Après ? Tu as quelque chose de plus neuf à me dire.

— Oui, monsieur le comte.

— Dis-moi le plus gros, je te fais grâce des détails.

Alors le chevalier raconta au lieutenant général de police ce que nous connaissons déjà et finit en disant :

— Lorsque l'image de la jeune fille se fut entièrement produite, on vit apparaître derrière elle et se pencher vers elle d'un air menaçant un second fantôme et M. de Brancas s'écria : « C'est d'Argenson !... » En effet, c'était votre propre image. Ce fut là vraiment l'événement de la soirée. Plusieurs personnes émettent l'opinion que vous teniez cette demoiselle séquestrée ; que la vie des Fulda était un mystère qu'il fallait éclaircir.

— Allons ! fit le lieutenant de police, il se forme une nouvelle ligue contre moi au Palais-Royal, et le Régent n'est pas trop disposé à y entrer ; Law le pousse. Je vais payer les premiers coups. Toi, mon cher chevalier, tâche donc de connaître à fond ce coquin de charlatan.

— Monsieur le comte, sa physionomie ne m'est pas inconnue.

— Parbleu !...

— Mais, je me proposais déjà de faire sa connaissance et de me lier avec lui. Ce doit être un individu très dangereux.

— Renseigne-moi sur lui au plus vite. Puis, d'un air bienveillant qu'il savait prendre au besoin :

— C'est bien, chevalier, dit le lieutenant général, je suis content de toi. A bientôt.

Et il retourna près de son secrétaire.

— Monsieur Imbert, dit-il, écrivez à monseigneur le Régent. Imbert s'appêta et son maître lui dicta la lettre suivante :

« Monseigneur,

« Je supplie Votre Altesse Royale d'agréer mes très-vifs regrets de ne pouvoir me rendre près d'elle ainsi que j'en ai reçu l'ordre. Une grave indisposition m'interdit tout travail et m'oblige pour aujourd'hui et demain à garder la chambre.

« Daignez, monseigneur, etc... »

Après avoir apposé son cachet sur cette lettre qui lui donnait le temps de se retourner, d'Argenson sortit du Châtelet et se fit conduire au Marais, où il avait confié Emmeline à une de ses parentes.

Il voyait un danger dans cette situation. La réputation de son libertinage était encore mieux assise que celle de son habileté de magistrat. On l'aurait cru capable de suborner une orpheline, et il l'était en effet. Il devait donc se prémunir contre les soupçons.

— Mademoiselle, dit-il à la jeune fille, le monde est si méchant qu'il se plaît à dénaturer les actions les plus simples et à calomnier les intentions les plus pures. Il m'a été rapporté ce matin que l'on commence dans un certain monde à s'inquiéter de savoir si vous êtes morte ou vivante. Mais on ne nous porte jamais d'intérêt, auquel on ne mêle quelque malignité, et les personnes instruites de votre existence prétendent que l'hospitalité si loyale que vous avez reçue, n'est qu'un piège tendu à votre innocence et à votre vertu.

— Est-il possible ! se récria la jeune fille confuse.

— Ces propos, mademoiselle, ont été tenus hier, dans un salon, où se trouvait le Régent. Votre honneur n'en est-il qu'indirectement atteint, mais ma considération d'homme et de magistrat peut être compromise.

— C'est affreux ! fit Emmeline. Combien je regrette, monsieur le comte, d'être la cause involontaire du mal que l'on dit de vous.

— N'en prenez aucun chagrin, ma chère enfant, repartit d'Argenson, ces calomnies tomberont d'elles-mêmes. Cependant il ne faut point braver les méchantes langues, il est plus sage de s'en garantir et au risque de vous contrarier, ce qui m'est pénible.

blo,—je viens pour la seconde fois vous proposer de rentrer au couvent.

Emmelino garda d'abord un silence embarrassé, et répondit d'un air résigné :

—Si vous le croyez nécessaire, monsieur le comte...

—Indispensable, mademoiselle.

—Eh bien ! je suis prête.

—D'ailleurs, je puis vous affirmer que votre retraite à Chaillot ne sera pas de longue durée. Bientôt votre procès sera terminé. Mes recherches à l'égard de votre oncle sont couronnées d'un plein succès. On croit que M. de Fulda a été assassiné et l'on me promet de retrouver ses restes.

—Le malheureux ! fit Emmelino.

—C'était, dit d'Argenson, un grand coupable ; il n'a échappé à la justice des hommes que pour tomber sous la justice de Dieu.

Puis, changeant de ton :

—S'il vous plaisait, mademoiselle, de rentrer aujourd'hui chez les bonnes sœurs de Sainte-Madeleine, je puis dès maintenant vous y conduire ; demain et les jours suivants, mon temps ne m'appartiendra plus.

—Monsieur le comte, mes préparatifs de départ seront bientôt faits et je suis à vous.

Une heure après, en effet, d'Argenson et sa protégée se faisaient annoncer chez l'abbesse de la Madeleine du Trainel ; la sainte-mère leur fit le plus tendre accueil.

IV.

LES RESTES MORTELS DU COMTE DE FULDA

Rejoignons maintenant ce bon Ratiboule que depuis trop longtemps nous avons perdu de vue.

Que dites-vous de l'adroit docteur ? Vous ne le croyiez pas encore de cette force ? Le voilà donc tiré d'affaire, à l'abri des exemptes et des intempéries de la pauvreté ; Son brevet de médecin des écuries du duc d'Orléans lui vaut quatre mille livres de rente, cela ajouté à ce qu'il a déjà gagné et volé en fait un personnage considérable. Désormais il n'usera plus ses coudes sur les tables de la "Pie et du Pistolet." Il peut se passer de Cartouche, et doit, s'il se respecte, oublier la grande Jeanneton.

On sait que la pauvre fille était restée sur le flanc à l'hôtel de "l'Épée royale" dans le quartier Saint Antoine. Ratiboule lui avait passé ses blessures... Celle faite par le couteau de Dominique s'était vite fermée, mais celle que l'infidélité du daron lui avait causée semblait inguérissable.

Après la fièvre et le délire, durant la convalescence de son intéressante malade, le docteur (qui n'était pas encore admis chez madame d'Argenton) lui avait fait un doigt de cour.

La Vénus l'écoutait avec complaisance, comprenant que c'était de sa part une façon de réclamer ses honoraires, mais elle ne le payait qu'en petite monnaie et tout juste pour lui montrer qu'elle était honnête fille avec les fanandels et ne nierait point ses dettes.

—Qu'est-ce que tu veux, mon pauvre Ratiboule, j'somme pas en train de riro, mon gars, j'mettons mis sur une balance chez l'auvergnat, eh bien ! j'avons perdu dix huit livres !... je venons à rian et j'étais si mal f... que j'n'avons tant seulement l'désir de grincher un peu.

—Symptôme alarmant ! avait répliqué Ratiboule.

Cependant à sa dernière visite le docteur avait reçu des plaintes de l'hôtesses de "l'Épée royale."

—C'est du propre, votre grande Jeanneton ! Elle chippe toi tout ce qui lui tombe sous la main.

—Ah ! ah ! avait-il répondu, tant mieux ! C'est qu'elle se rétablit ; l'appétit lui revient.

Depuis il ne l'avait point revue.

La curiosité éveillée par l'affaire des Fulda, à laquelle mieux que personne il était en état de répondre, l'avait servi au delà de ses espérances. Il lui restait à prouver ce qu'il avait avancé, à tenir ses promesses. Il se mit sur-le-champ à l'œuvre.

Au faubourg Saint-Laurent, derrière le cabaret de Mignot, il y avait des terres incultes et un marais dans lequel plus d'une victime des Cartouchiens avait disparu avec une pierre au cou. C'est là qu'à la bruno et convenablement armé, Ratiboule se rendit, par des sentiers peu fréquentés.

Au bord du marais et à quelques pas du mur qui séparait la maison Mignot de la campagne, se voyait un vieux saule dont le tronc énorme, épuisé par l'âge, ne projetait plus que des pousses maigres et rares. Ratiboule, après avoir promené autour de lui un regard investigateur, s'approcha de cet arbre, y appuya la main et en ouvrit le tronc. Ce tronc avait été creusé par la nature et Cartouche y avait pratiqué une porte.

On sait que de semblables saules ne sont pas très rares. Il en est dont la cavité peut recevoir plusieurs personnes, où les pâtres se réfugient quand il pleut, font du feu et préparent leur repas.

Le saule de Cartouche était non seulement réduit à son écorce, mais creusé verticalement, de telle sorte que l'échelle d'un souterrain du repaire venait y aboutir.

C'était par là que les bandits traqués par la police dans le cabaret s'échappaient dans la campagne. C'était aussi par là qu'ils pouvaient se rendre dans la partie souterraine du repaire, lorsqu'ils n'osaient se montrer dans le faubourg Saint-Laurent.

Donc, Ratiboule ouvrit le saule et disparut dans sa cavité.

Il n'avait que quelques degrés à descendre pour se trouver dans une sorte de boyau étroit et bas qui, à peu de distance, aboutissait à un caveau spacieux. Ce lieu était celui que l'enfant avait vu dans l'eau magnétisée.

Le docteur battit le briquet, et alluma une chandelle dont il s'était muni, et la piqua sur la pointe d'un chandelier de fer, suspendu à la muraille.

Ayant ensuite jeté un regard dans la caverne, comme pour s'y reconnaître, il porta la main à son front et rappela ses souvenirs. Il n'y avait pas si longtemps de cela...

Du cabaret où Ratiboule lui avait donné rendez vous, le comte de Fulda avait été invité par le docteur et un homme masqué à descendre dans la grande salle où Imbert macqua d'être pendu, et où, lui disait-on, il verrait sa nièce que l'on avait promis de lui montrer. Là une vive discussion avait éclaté. Le comte, l'ayant pris un peu haut, Ratiboule l'avait rappelé à la modestie ; s'il n'avait pas assassiné sa nièce, c'était parce qu'il avait manqué de courage. Quant à lui, Ratiboule, il lui avait épargné le crime. Maintenant, il lui déclarait ceci : — Emmelino était vivante. Voulait-il la reprendre et lui rendre ses biens ?... Voulait-il que cette jeune fille disparaisse ?...

—Vous serez servi à souhait, reprenait l'homme masqué, mais, dans l'un comme dans l'autre cas, il y a une carte à payer.

—Si Emmelino existe, répondait le comte, faites-moi la voir : quand je l'aurai vue, je vous croirai.

—Et après ?

—Après, je verrai ce que j'aurai à faire.

—C'est trop de lenteurs pour nous, et trop d'incertitude.

—N'ai-je pas eu déjà à me repentir de ma confiance à votre égard, en venant ici ? Vous m'aviez promis que j'y retrouverais ma nièce, et je ne la vois pas. Puis-je me fier à votre parole ?

—C'est vrai, répliqua l'homme masqué, ce n'est pas possible ; ce serait par trop bête. Vous avez déjà été assez sot en venant donner tête-baïssée dans le piège. Vous êtes pris, c'est un grand point obtenu. Il ne nous reste plus qu'à vous dépouiller.

—Me dépouiller ? fit le comte en ricanant. Et de quoi, mon Dieu ? De ma bourse ?

Il jeta à terre un filet de soie rempli d'or.

—La voilà !... Vous faut-il aussi ma montre ?

Il tâchait de faire bonne contenance, mais sa pâleur extrême le trahissait, et les bandits commençaient à s'amuser de sa terreur. La bourse resta à terre sans qu'ils daignassent la ramasser.

—Pas d'enfantillage, reprit l'homme masqué ; soyons sérieux. Nous ne vous avons pas dérangé pour une bagatelle. Monsieur le comte de Fulda, recueillez vos esprits et faites appel à tout votre courage ; vous allez mourir.

Le comte frissonna d'horreur et jeta aux deux brigands des regards éperdus.

—Vous voulez m'assassiner ?... Pourquoi ? Pourquoi m'assassiner ?...

—Pour vous dépouiller.

—Mais... je... balbutia le comte, mais je n'ai rien. Je ne comprends pas. Voyons !...

—Vous allez comprendre. D'ailleurs soyez bien convaincu qu'il faut que vous mouriez, dit l'homme masqué. A moins d'être de notre clique, celui qui est entré ici ne peut en sortir vivant. De toutes façons, quoi que vous fassiez, ou disiez, promettiez, ou donniez, vous devez périr... C'est décidé depuis hier et la preuve, je vais vous la faire voir. Veuillez me suivre. Nous n'allons pas loin ; à deux pas d'ici. Vous tremblez ?... Prenez mon bras, appuyez-vous, monsieur.

—Lâche insolent ! s'écria de Fulda. Vous êtes deux pour m'assassiner, mais je ne vous crains pas... ou je vous vendrai chèrement ma vie.

Et, tirant son épée, le comte, recouvrant toute son énergie, se recula et attendit.

Les deux bandits le considéraient avec une flegmatique curiosité.

—Voyons, monsieur de Fulda, dit l'homme masqué, pas de faufaronnade ; si je vous ai laissé votre épée, c'est qu'elle doit vous être inutile. Je ne veux pas me battre, quoique je sois meilleur tireur que vous, mais je vais vous faire désarmer et garrotter par mes gens.

Il tira de la poche de son gilet un petit sifflet d'argent et ajouta :

—J'ai vingt hommes tout prêts pour cette besogne, ne m'obligez pas à les appeler.

—Appelle qui tu voudras, coquin ! répliqua le comte. Le premier qui m'approche est mort.

Sur ces mots, il courut vers le couloir qui conduisait chez Mignot. Comme il allait s'y engager, des hommes en sortirent et l'entourèrent.

—Ne le blessez pas ! cria l'homme masqué, désarmez-le sans le blesser.

Cet ordre était à peine donné qu'il était exécuté. Un bandit se jeta dans les jambes du comte, qui tombait sur le dos ; un autre le frappait au coude et lui enlevait son épée.

—Apportez-le,

Simon, le porto-faix, chargea le gentilhomme sur son épaulo et l'apporta, comme un simple colist.

Devenu le jouet d'une bande, M. de Fulda crut de sa dignité ne devoir plus opposer à ses ennemis que le silence et l'inertie. On l'avait déposé à l'extrémité de la salle. Il se releva et demeura les bras croisés, le dos à la muraille. Les farandols, invités à se retirer, disparurent ; tandis que l'homme masqué, écartant quelques grosses pierres, découvrait une trappe, la levait et disait au comte :

—Regardez à vos pieds. Là est votre fosse creusée d'avance. Avant une demi heure, vos os s'y reposeront dans un bon lit de chaux. Si je le voulais, vous y seriez jeté de suite, mais je veux auparavant vous prior de choisir le genre de mort qui vous plaît le mieux... Voulez-vous périr comme les roués de la Grève, tenaillé avec des pinces rougies, aux mamelles, aux bras et aux jambes, arrosé de plomb fondu ? Voulez-vous être soufflé et écorché comme un veau ?... Ou être pendu par les pieds et livré aux femmes ? Tous ces supplices ne vous coûteront pas un sol et feront la joie de notre société... Préférez-vous être chauffé, puis pendu par le cou ?...

—Je veux la mort la plus prompte, répondit le comte.

—Oui da ! fit le bandit en riant, vous n'êtes pas dégoûté.

—Qu'on me donne un couteau !...

—Un instant. Écoutez-nous. Ce que vous choisissez là, mon cher comte, est, après le poison dont dispose notre ami Ratiboule, ce que nous vendons le plus cher. La mort avec supplice raffiné, c'est pour rien, mais la mort prompte est naturellement hors de prix. Après tout, on ne meurt qu'une fois et vous n'êtes pas un pauvre père de famille, obligé de s'imposer des privations pour ses enfants. Vous n'avez pas d'héritiers. Pourquoi refuseriez-vous une mort agréable ?

A ce discours d'une sinistre ironie, M. de Fulda ouvrait des yeux stupéfaits.

—Voyons, parlez, monsieur le comte.

—Mais, répondit celui-ci, comme hébété d'horreur ; que voulez-vous de moi ? Je n'ai rien.

—Choisissez votre genre de mort ; nous vous en dirons le prix. Puis, nous vous remettons une plume, du papier et de l'encre, et vous n'aurez qu'à nous signer quelques billets que nous vous dioterons... Voyons, docteur, apportez à M. le comte ce qu'il faut pour écrire.

« Décidez vous, monsieur de Fulda. Vous n'avez que cinq minutes pour faire votre choix. Passé ce délai, je fais chauffer les tenailles et vous fais administrer pour rien le dernier supplice.

Soit que son palais fût desséché et son gosier contracté par la peur, Fulda n'articulait pas une parole. Cependant Ratiboule plaçait devant lui un petit nécessaire garni de plumes et de papier.

—N'hésitez plus, monsieur, lui disait-il.

—Eh bien, fit-il enfin, donne-moi du poison.

—Ah ! ah !... C'est cher, fit l'homme masqué, mais c'est ce qu'il y a de mieux. Cela tue son homme comme une balle et sans douleur... Le poison est cent mille livres.

De Fulda, sans répondre, prit une plume.

—Vous allez nous souscrire cela en trois effets et pour deux différentes maisons, afin de nous éviter des observations désobligeantes. Deux traites de quarante mille livres chacune sur votre banquier hollandais, Van Beemen, et un billet de vingt mille, souscrit à une de nos maisons, le bijoutier Friedmann, rue Saint-Denis. Écrivez.

Et Fulda écrivit. Lorsque ce pénible travail fut terminé

les traits de son visage étaient tirés par la fatigue et l'angoisse. Ratiboule lut les billets et dit :

— C'est très bien.

— Alors, reprit l'homme masqué, donne-lui une de tes pilules.

Ratiboule fouilla ses poches.

— Je n'en ai pas sur moi, dit-il.

— Eh ! fit l'homme masqué, à la guerre comme à la guerre, monsieur se contentera d'une prune de plomb.

Et, armant son pistolet, il le lui appliqua au cœur. Le comte de Fulda tomba foudroyé.

Dans le petit caveau dont la trappe était ouverte, il y avait une fosse creusée d'avance, au fond de laquelle on avait répandu un lit de chaux vive. Les deux bandits y descendirent leur victime tout habillée. Ratiboule y joignit l'épée qu'il avait ramassée et brisée. Enfin, à l'aide d'une pelle, un second lit de chaux ensevelit le cadavre. Quand la combustion fut en train, ils achevèrent de combler la fosse.

Tels étaient les souvenirs qui assiégeaient l'esprit de Ratiboule au moment où il se retrouvait dans le sombre caveau.

La mort du comte lui avait rapporté vingt mille livres, dont quelques nuits d'orgie avaient fait la fin ; — elle allait, pour la seconde fois, lui être fructueuse.

Il reprit la pioche et la pelle du fossoyeur et se mit à l'ouvrage. Travail lent et pénible, pour lequel il n'était pas fait. Il dut se reposer souvent et n'eut pas enlevé le lit de chaux avant la fin de la nuit. Ce fut à la clarté de sa dernière chandelle qu'il put voir ce qui restait du cadavre.

Hélas ! bien peu de chose... Les vêtements n'existaient plus. Il ne restait des souliers que les boucles qu'il enleva et mit de côté, ainsi que quelques boutons de métal, et l'épée, aux armes et au chiffre du comte... objet précieux pour constater l'identité du mort !... Après cela, rien qu'un squelette incrusté de chaux. Il détacha ces restes du fond de la fosse et les mit dans un sac.

Le jour naissait, lorsque, chargé de ces reliques, il remonta dans le saule et reprit les sentiers du marais Saint-Laurent.

Il se garda bien de se présenter avec son sac à la barrière, et descendit dans le fossé du mur d'enceinte à un endroit connu des fraudeurs. La muraille, sur bien des points, tombait en ruine et d'ailleurs n'était pas élevée, les contrebandiers en profitaient, mais encore, pour l'escalade, fallait-il une certaine agilité que ne possédait pas le docteur. Notre homme chercha donc autour de lui, s'il ne verrait pas, couché dans l'herbe, quelque vagabond, rôleur de barrière, qui pût lui donner un coup de main. Il eut la chance d'en découvrir un et l'appela.

Marché conclu, le rôleur se chargea du sac et grimpa devant Ratiboule à travers les décombres d'une brèche. Il devait l'aider ainsi jusqu'à ce qu'il se procurât une voiture. Ratiboule, déjà éreinté, suivait difficilement son guide dans son ascension, il était encore à quatre pieds dans les pierres, quand il entendit des voix crier :

— Hola ! Arrêtez vous, l'homme !...

C'était une ronde de nuit. Épouvanté, il abandonna le guide et le sac, dégringola, comme il put, dans le fossé et reprit la clef des champs. L'homme qui portait le sac, le jeta et voulut fuir, mais on l'empoigna et l'on ramassa son précieux colis.

Jugez de la surprise des gens de l'ostroi, en faisant l'inventaire des objets saisis !... Quelques-uns dirent :

— C'est pour servir à des conjurations de sorcellerie.

Mais l'avis général fut qu'il y avait là-dessous une affaire

criminelle d'un grand intérêt. Les douaniers portèrent dans leur travail chez le commissaire, qui lui-même la transporta au Grand-Ohâtelet.

Une heure plus tard, dans tout le quartier, on ne parlait que du squelette... trouvé dans un sac. Ratiboule, devinant ce qui se passait, avait laissé aux employés de la barrière le temps de recouvrer leur calme habituel, avant de rentrer en ville, puis il s'était arrêté dans un cabaret pour écouter les bavardages.

Renseignements pris, il se félicita de la tournure de l'événement. Il valait mieux, pensa-t-il, que d'autres que lui se fussent chargés de remettre à la police les preuves d'un assassinat. On aurait pu lui demander des explications et il ne jugeait pas prudent d'en donner, même au Régent.

(A CONTINUER.)

Commencé le 6 août 1885 — (No 293).

A tout nouvel abonné, outre la prime à laquelle il a droit tel que mentionné sur la dernière page, nous donnerons gratuitement le commencement de ce feuilleton.

L'INFLUENCE DE L'AMOUR

I

Le père Marcelin était bien l'un des meilleurs douaniers de la France entière.

En résidence à Honfleur depuis une vingtaine d'années, il n'avait jamais reçu que des éloges de ses chefs, et le grade de brigadier venait de le récompenser de ses bons services.

Le père Marcelin avait, de plus, à son actif, deux médailles de sauvetage. Mais l'homme n'est pas parfait, notre brave douanier en était la preuve : il péchait, en vérité, par excès de zèle.

Mme Marcelin, bonne mère de famille, épouse dévouée, avait fait des efforts surhumains pour élever ses enfants et empêcher la misère noire d'approcher de son foyer.

Sur pied dès le point du jour, elle lavait, cousait, repassait, soit pour son ménage, soit pour ses voisins. Cela ajoutait quelques sous à la faible paye du mari ; mais le père Marcelin, la tête toujours farcie des ordres rigoureux donnés contre les "fraudeurs," jetait parfois sur sa femme des regards soupçonneux, se demandant si la brave créature n'augmentait pas les profits de la maison en recevant des gratifications pour prix de bons avis donnés auxdits "fraudeurs."

Certes, Mme Marcelin était absolument incapable de transiger ainsi avec ses devoirs. Toutefois, dans ses moments de manie, le père Marcelin se montrait d'humeur aussi massacante que s'il avait manqué ou cru manquer à un insignifiant point de discipline.

Seule, sa fille aînée, sa jolie petite Rosine, avait le privilège d'effacer les plis du front du brave homme sous ses gentilles caresses.

Marcelin devint veuf. Ce malheur assombrit encore son caractère déjà passablement sauvage. Il avait lieu pourtant de ne pas trouver sa maison plus mal dirigée que par le passé.

Rosine, maintenant belle jeune fille de dix sept ans, se montrait laborieuse, économe comme l'avait été sa mère, et le douanier, de nouveau, s'étonnait que l'on pût si bien vivre en dépensant si peu. Parfois il marmottait ;

— On n'est jamais trahi que par les siens, ai-je lu dans les

livres ! Est-ce que ma Rosine, élevée à mon école, cependant, ne recevrait pas d'argent des incorrigibles fraudeurs si souvent poursuivis en vain ? C'est que la chose est arrivée pour la femme du gras Bonaventuro et pour tant d'autres !

— J'ai veillé attentivement et je veille encore, il me semble, et je ne me suis aperçu de rien. Enfin cela viendra peut-être ! oh ! alors...

Le père Marcolin n'achevait pas car il regardait Rosine, et la vue du frais, du loyal visage de la jeune fille, dissipait pour quelques jours ses idées noires.

II

Un soir, Marcolin rentra tout radieux. En outre de sa modeste solde, il venait de toucher quarante francs, montant des sommes que lui valaient les prises faites pendant le cours du mois passé.

— Rosine, cria-t-il, je suis bien récompensé ! Vois donc quarante francs ! Et pour un seul mois ! Il n'y a pas en France douanier plus heureux que ton père. Jamais, peut-être, cela ne m'était arrivé... Mais garde le secret, ça ne vaut rien de trop conter ces choses, les camarades pourraient me jalouser.

— Sais-tu ce que je vais faire de cette jolie somme ? Eh bien ! je la joindrai à mes autres petites économies et j'achèterai encore "trois francs" de rente. Ça augmentera tant soit peu la dot que j'essaie de te garder depuis que tu es au monde. Elle ne sera pas bien lourde, hélas ! mais tu te marieras avec un bon douanier comme ton père, et le douanier, pour cause ! sait vivre de peu.

— A propos, il va être temps de songer à ton mariage. Malgré tout, je ne prononce jamais ce mot-là sans trembler, moi qui ne tremble point, même de froid, par les plus rudes nuits passées sur nos grèves !

— Par exemple, tu sais, je ne me résignerais pas à te quitter ; aussi j'ai fait un choix. Tu as dû remarquer notre nouveau camarade, un petit brun, Robert... nous en avons déjà causé...

Rosine avait distraitement écouté la longue explication du brave homme, mais au nom de Robert elle releva la tête avec vivacité.

— Mon père ! dit-elle.

— Eh bien ! pourquoi t'arrêter ? interrogea Marcolin en fronçant les sourcils.

Puis, se calmant, il reprit :

— Voyons, parle : Robert ne te plairait-il pas ? Il viendrait demeurer avec nous. Il est aussi honnête douanier que joli garçon. Vous feriez un beau couple et moi je serais heureux de faire bientôt danser mes petits enfants sur mes genoux. Je te le promets, tu serais heureuse, toi aussi ; et cela me donnerait du calme pour le reste de mes jours.

— Je ne désire pas me marier, dit Rosine d'une voix étouffée.

— Comment ! Mais, bah ! les jeunes filles chantent toujours ce refrain, à moins que... Dis donc, Rosine, la manière dont tu as parlé prouve contre toi. Est-ce que par hasard tu aurais des secrets pour ton père ?

— Ne me questionne pas, je t'en prie, père. Ce n'est pas bien de me dire de si vilaines choses. Tu ne peux ignorer que je t'aime de tout mon cœur et que j'ai en toi la plus entière confiance. Mais le souper est prêt, veux-tu te mettre à table, tu dois avoir si grand'faim après une journée tellement fatigante !

Le brave homme se mit à table, en marmottant quelques es qui, évidemment, voulaient dire ceci :

— Le ton et les manières de Rosine viennent de me prouver que ma vigilance est en défaut. Quel garçon a donc déjà eu la chance de lui plaire ?

Question insoluble. Marcolin eut beau passer en revue Honfleur tout entier, dont il connaissait le moindre habitant, ses idées ne s'arrêtèrent sur aucun jeune homme méritant, selon lui, d'être écouté par sa fille.

Le souper terminé, il alla se coucher rêvant toujours ; mais, la fatigue d'une journée bien remplie aidant, il put s'endormir assez promptement d'un profond sommeil.

III

Rosine veillait. Contrairement à son habitude, elle restait accoudée à la table, plongée dans un monde de réflexions, qui mettaient une ombre sur son radieux visage.

Neuf heures sonnèrent. Un léger bruit se fit entendre au dehors. La jeune fille sortit avec précautions, et bientôt deux mains saisirent ses mains.

— Vite, répondez, Adrien, dit-elle. Est-ce oui ? est-ce non ?

— Je voudrais que ce fût oui !

— Mais c'est non !

— Une semaine encore, chère Rosine, une semaine et après ce sera : Oui !

— Pas un jour.

— Je ne peux pas manquer à ma parole.

— Vous manquez bien à votre amour !

— Oh ! Rosine, je vous aime tant !

— Je ne le crois pas, adieu !

— Adieu ! mais c'est impossible, Rosine ; Rosine, si vous m'aimez, partirez-vous ainsi ?

— Et vous, si vous m'aimez, me désespérerez-vous ? Adrien ! ne vous flattez pas de me faire changer de résolution.

Sur ces mots, la jeune fille, par un brusque effort, arracha ses mains des mains du jeune homme et rentra dans la maison, dont elle ferma la porte.

Adrien restait désolé, interdit...

Pour se rendre compte de ce qui venait de se passer, il nous faut retourner en arrière.

Le hasard, coutumier du fait, avait, un jour de l'année précédente, mis Rosine en présence d'Adrien. Les deux jeunes gens se plurent beaucoup, l'amour vint vite. Mais, chagrin profond pour la fille de Marcolin, elle ne tarda point à apprendre que son bien-aimé Adrien faisait partie d'une association de jeunes gens dont le revenu le plus clair était fourni par la contrebande.

Maintes fois, Marcolin avait failli mettre le "grappin" comme il disait, sur le chef des "fraudeurs," et maintes fois Adrien avait dégagé son ami. Il en résultait que le brave douanier ne prédisait rien moins que l'échafaud pour le jeune homme.

Hélas ! Rosine avait aimé sans connaître le secret qui la séparait de celui qu'elle eût voulu nommer son fiancé.

Le matin même du jour où son père lui avait parlé mariage en lui vantant les belles qualités du douanier Robert, elle avait vu Adrien.

— Terminons-en, dit résolument la jeune fille. Vous faites, ami, un métier peu honorable qui, tout en ne vous rapportant guère, vous expose à bien des dangers. Et, suis-je assez malheureuse ! mon père vous traque, il sera impitoyable. Comment vous, un ancien soldat, le fils de braves cultivateurs ayant tou-

jours honnêtement gagné leur vie, comment pouvez-vous agir ainsi ?

—Suis-je le seul ?

—La raison est mauvaise, mais je ne veux pas plus longtemps discuter. Compteriez-vous donc, une fois marié, en supposant que nous puissions nous marier, compteriez-vous mener pareille existence ?

—Mais... non.

—Que forcez-vous ?

—En vérité, je ne peux vous tromper, Rosine, et pour répondre en toute sincérité, je suis bien embarrassée. En dehors de la culture, qui ne me plaît pas, je ne connais aucun métier.

—Voulez-vous que je vous en indique un ?

—Vous, ma chère Rosine !

—Moi. Faites-vous douanier.

Adrien bondit de surprise :

—Douanier ! ah ! non, par exemple !

—C'est joli ce que vous dites ! surtout ce que vous pensez ! Je vous comprends, allez. Vous méprisez les braves gens qui, comme mon père, usent leur vie au service du pays, sans chercher d'autre récompense que d'avoir été utiles. Adrien, vous m'avez blessé ! mais voici mon dernier mot : vous avez été un bon soldat, vous êtes revenu sergent, vous pouvez donc choisir une carrière honnête. Eh bien ! ami, vous entrerez dans la douane et je deviendrai votre femme, ou nous nous dirons adieu pour toujours.

—Rosine, vous n'y songez pas !

—Je ne répéterai pas mon "ultimatum," pour parler comme le capitaine des douanes. Mais, à propos, continua-t-elle en regardant Adrien avec coquetterie. Pourquoi, une fois douanier, n'avanceriez-vous pas très-vite, quoique les grades soient difficiles à gagner ? Instruit, intelligent, de beaux états de service, vous serez officier avant peu !

—Je ne dis pas non, mais ne parlons plus de ces folies.

—Fort bien, dit sévèrement Rosine. Je vous donne, Adrien, jusqu'à neuf heures, ce soir, pour m'apporter une réponse définitive, car je ne veux pas d'une promesse arrachée par surprise. Mais, souvenez-vous ! je n'écouterai qu'un seul mot : Oui ou non.

—Rosine...

—Adieu !... ou : Au revoir ! se hâta d'interrompre la jeune fille en s'échappant.

IV

Adrien resta tout songeur, tout ohagrin. Perdre Rosine ! Il ne pouvait s'y résigner ; mais abandonner ses amis qui comptaient sur lui et qui, sur son initiative, avaient organisé une fructueuse expédition... cela aussi était impossible. La journée entière passa et le problème ne se résolvait pas. Enfin, il crut avoir trouvé : Il demanderait un répit à Rosine, une semaine par exemple, l'expédition aurait lieu, puis il aviserait. Mais la jeune fille repoussant bien loin sa requête, le pauvre garçon se prit à désespérer.

Sur-le-champ, une résolution indomptable le poussa à un parti extrême.

Le lendemain matin, Rosine recevait un billet de cinq à six lignes. Dans le langage le plus laconique, Adrien annonçait sa ferme détermination de mener à bonne fin une dernière expédition et terminait ainsi :

"Je reviendrai "jeudi soir" par les falaises de Oriquebouf. Avertissez votre père, mademoiselle Rosine. Un coup de fusil qui me délie de la vie, voilà tout ce que je désire maintenant."

Rosine pleura amèrement en recevant ce billet. Adrien

n'avait eu aucun égard pour ses supplications, et encore, ironiquement, il appelait sur lui la vengeance de la belle délaissée...

Eh bien ! il avait eu doublement tort. Oui, Rosine se vengerait, elle se vengerait d'une manière impitoyable, nulle prière ne la ferait revenir sur sa juste détermination. Le matin même, elle avait un long entretien avec son père et l'on remarqua que le rigide Marcelin se montra beaucoup plus sombre pendant toute la journée. C'était un présage de grande tempête.

V

L'expédition blâmable d'Adrien avait réussi. Toutes les marchandises de contrebande étaient débarquées et les fraudeurs, lancés dans les directions les plus opposées, devaient, depuis longtemps, se trouver en sûreté.

Adrien restait seul au pied de la falaise avec sa part de bénéfice.

Désolés et égarés, ses yeux se fixaient tantôt sur la mer, tantôt sur la côte qu'il fallait commencer à escalader sous peine d'être surpris par la marée montante.

—Marcelin ne viendra donc pas ? murmurait le jeune homme. Rosine n'aura pas voulu me trahir ! Elle eût bien mieux fait, pourtant. A quoi, désormais, me servira la vie, puisque j'ai perdu la seule chose qui me la ferait chérir ?

"Allons ! un peu de courage, ce sera vite fait de me jeter du haut de la falaise en bas. Rosine pleurera peut-être, comme je pleure en ce moment en pensant à elle !

Sur ces mots, résolument prononcés, Adrien commença la périlleuse ascension. Ce n'est point une exagération de l'appeler "périlleuse." Non seulement les falaises s'écroulent avec facilité sous un pied imprudent, mais encore un brouillard assez épais aggravait les dangers de la marche.

Adrien, toutefois, ne songeait guère à ces choses. Il allait, gravissant avec une légèreté incroyable les passages les plus escarpés, n'ayant au cœur qu'une pensée, aux lèvres qu'un nom : Rosine !

—Enfin ! je te tiens donc, bandit, cria une voix triomphante, celle de Marcelin, qui, en grand uniforme, la carabine armée, tenait en jeune Adrien.

Le rêve du jeune homme s'envola ; son premier mouvement, tout instinctif, fut de fuir ; le second amena sur sa bouche un sourire mélancolique.

—Bonjour, monsieur Marcelin, dit-il, je craignais déjà que l'on ne vous eût pas indiqué le chemin...

—Ah ! tu craignais... Oui, oui, bandit, je sais ce que tu craignais et pourquoi tu as cherché à enjôler ma fille. Mais, vois-tu, elle n'est pas encore assez fine pour en conter à son père. Sous ses précautions, j'ai deviné la vérité.

—Quoi ! reprit vivement le jeune homme, Rosine... Mille Rosine, je veux dire, ne vous a pas indiqué ma route ?

—Fais l'étonné ! Comme si tu ignorais que ton argent maudit avait réussi à la décider à essayer de me mettre sur une fausse piste !

Le cœur d'Adrien battit plus fort.

—Meroi ! balbutia-t-il, meroi, monsieur Marcelin pour cette bonne parole.

—Hein ! que dis-tu ? To... moques-tu de moi ! Quels remerciements as-tu à me faire ? Livre-moi ces marchandises ou je te fais prisonnier.

—Vous n'aurez point cette peine, monsieur Marcelin, je suis résolu à en finir avec la vie. Je me mets en état de rébellion déclarée. Tirez sur moi à bout portant, ça m'évitera un suicide.

Un grand cri interrompit Adrien. Emergeant du brouillard, Rosine accourait sans souci des dangers de la falaise.

—Père ! père ! disait-elle, pourquoi ne m'as-tu pas écoutés ? Adrien, pourquoi vous être obstiné dans votre funeste projet ?

—Tristesse ! rugit le père Marcelin. Je te prends donc à protéger les fraudeurs !

Rosine n'écoutait pas, elle s'était élancée vers Adrien et essayait de faire glisser de ses épaules le ballot de marchandises qu'il portait.

—Laissez-le rouler en bas ! suppliait-elle, et je vous promets que mon père ne se souviendra de rien.

—Quo dis-tu ? cria le douanier au comble de la fureur. Recule toi, j'emmène ce bandit ou je lui loge une balle dans la tête !...

—Père ! vous ne forez pas cela !

—Je le ferai.

—Vous voudriez tirer sur mon mari ?

—Ton... mari ! Ah ! ça, es-tu folle ?

—Non, je ne suis pas folle, car j'ai conquis pour votre compagnie, mon père, un bon soldat, un homme de cœur. Parlez donc, Adrien. Refusez-vous toujours d'abandonner la fraude et d'entrer au service de l'Etat ?

Adrien était aux genoux de Rosine et baisait ses mains.

—Ah ! disait-il, puis-je vous croire ? voudrez-vous m'aimer ?

—En doutez-vous ? Moi qui me suis exposée aux soupçons injustes de mon père pour essayer de vous sauver.

—Chère, bien-aimée Rosine !

—Je vous crois... mais toujours à une condition ! Revenez à une vie sincèrement honnête et promettez à mon père de lui obéir en toutes choses.

La surprise empêchait Marcelin de dire une parole. Il écoutait, ne pouvant en croire ses oreilles. La voix d'Adrien qui le suppliait d'exaucer la prière de Rosine, le rendit à lui-même.

—Comment, misérable fille, s'écria-t-il, tu voudrais me donner un fraudeur pour gendre !

—Non père, non, Adrien n'est plus un fraudeur, mais un vaillant douanier comme toi. Pour aujourd'hui ferme les yeux sur sa dernière faute. Tu feras du même coup trois heureux, cela vaut bien un procès-verbal !

Marcelin, toutefois, résistait encore. Sa rigide probité l'empêchait de profiter des marchandises, part revenue à Adrien.

Le jeune homme eut un trait de génie.

—Confisque ce ballot, dit-il ; je l'offre de bon cœur pour gage de mon repentir. Mais pardonnez, monsieur Marcelin, à un brave garçon, qui n'aura plus que deux soucis : vous faire honneur et rendre Rosine heureuse, si vous le permettez.

Malgré son air farouche, le père Marcelin était le meilleur cœur du monde. Il ne put résister aux baisers de sa fille, aux promesses d'Adrien.

Six ans plus tard, le vieux douanier bergait dans ses bras une nouvelle petite Rosine, troisième enfant de sa fille bien-aimée et de son gendre Adrien, l'officier de douanes.

—Oui, disait le brave homme, un si vaillant, Adrien ! En six ans, officier ! Il y avait en lui l'étoffe d'un homme de génie, et, grâce à ma fille, le miracle a eu lieu. Allons, tout est pour le mieux ! d'autant plus que je n'ai pas gardé un centime de la valeur du fameux ballot "fraudé."

Rosine et Adrien écoutait en souriant, les yeux du jeune homme exprimaient la plus vive reconnaissance, car il n'avait pas oublié de quelle noble manière sa chère femme s'était vengée de l'envoi du billet provocateur.

VARIÉTÉS

Dans un restaurant à vingt-deux sous.

—Gargon, ces œufs à la coque sont ignobles. Appelez le patron.

Le patron arrive, regarde les œufs et s'adressant au gargon d'un air indigné :

—Imbécile ! vous avez l'aplomb de servir ces œufs à la coque ! Ils sont pourris. Quand des œufs sont dans cet état-là, on les sert en omelette !

* **

Un nemrod campagnard, tue un lapin qu'il va offrir incontinent à son curé.

Celui-ci reçoit le cadeau avec plaisir et, voulant faire politesse à son paroissien, il lui fait servir une volaille d'une notable dimension.

Le paysan s'attable et commence à jouer du couteau, de la fourchette et des dents.

Au bout d'un instant, la moitié de la victuaille a disparu sous ses mâchoires.

Le curé juge qu'il est temps d'intervenir.

—Mon ami, dit-il à son hôte, j'ai oublié de vous prévenir que, si vous mangez trop de ce plat, vous perdrez instantanément l'usage de la parole.

Le paysan s'arrête...

Puis, faisant lestement disparaître la seconde moitié de la volaille dans le fond de son carnier :

—Oh ! monsieur le curé, ça tombe joliment bien ! quel service vous me rendez ! j'ai justement ma femme qui ne peut pas se taire, — et je vais lui faire avaler tout de suite le reste de votre oiseau.

NOS PRIMES

Jusqu'à nouvel ordre, tout abonné d'une année et plus recevra le commencement du **ROI DES VOLEURS** et la collection des ouvrages ci-dessous.

A toute personne qui nous enverra \$1.00 nous donnerons la collection de notre journal contenant les feuilletons complets ci-après nommés : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique* ou *Le Nihilisme en Russie* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, plus le journal pendant un an. — La collection de ces trois romans embrasse plus d'une année et demi de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$2.00 nous donnerons la collection contenant *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *La Fille de Marguerite*, *Les Dramas de l'Argent* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, et le journal pendant deux ans. — Ces cinq feuilletons comprennent près de trois ans de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$3.00 nous fournirons la collection complète de notre journal du 1er janvier 1881 au 1er juillet 1884, soit trois ans et demi, et notre journal pendant trois autres années. Cette collection renferme dix feuilletons complets, ce sont : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *Un Echapé de la Bastille* ou *Exili l'Empoisonneur*, *Une Vengeance de Peas Rouge*, *La Grande Halle*, *La Demoiselle du Cinqième*, *Le Testament Sanglant*, *Les Dramas de l'Argent*, *La Fille de Marguerite* et *Les Meurtriers de l'Héritière*.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés recevra en prime toute la collection de trois ans et demi.

Nos abonnés actuels peuvent profiter de ces avantages. Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnement avant que le prix de la souscription soit payé.

Les conditions d'abonnement sont : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année pour la livraison à domicile.

Aux agents, 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE, Éditeurs,
475 rue Craig, Montréal

Boîte 1933.